

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

CELUI QUI VIENT
AVEC L'ORAGE

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Chanson de Julien
Ce que disent les hirondelles

CATHERINE BOISSEL

CELUI QUI VIENT AVEC L'ORAGE

Roman

Volume 1



© Les Presses de la Cité, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0755-8

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À la mémoire de mes parents,
réunis après tant d'années*

Les personnages de ce roman sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé est involontaire. Si l'odyssée des treize *code talkers* comanches qui débarquèrent à Utah Beach le 6 juin 1944 tente de s'approcher au plus près de la réalité, le personnage de Joseph Kahwosah appartient à la fiction. Ainsi, dans le roman ils sont quatorze au lieu de treize. De même, inspiré de plusieurs communes authentiques des marais du Cotentin, le village de Saint-Jacques-de-Bohon n'existe pas.

*Le destin s'écoule comme le torrent,
d'une manière irrévocable.
Celui qui lui résiste retourne
grain par grain au rivage de sable.*
Anonyme amérindien

*Le vent dans sa plus grande puissance
tourbillonne.*
Black Elk (1863-1950, Lakota)

PROLOGUE

*Au large des côtes normandes,
Utah Beach
(Sainte-Marie-du-Mont, Manche)
6 juin 1944, 6 h 30*

« Nous y voilà. »

Joseph Kahwosah se retourne vers le grand navire qu'il a quitté quelques minutes auparavant en compagnie d'une trentaine de soldats. Quand la barge de débarquement touche l'eau, les filins qui l'ont descendue le long de la coque du croiseur se détachent. Ils claquent comme autant de coups de feu qu'accompagnent les grondements de la mer en furie. À chaque vague, une eau verte envahit le cercueil flottant de métal, lais-

sant ses passagers trempés et gelés. Les hommes, qui sur le pont du grand destroyer avaient aperçu la ligne noire de la côte normande se dégager lentement de la brume matinale, ne voient plus rien. Sous une pluie d'obus, les trente GI serrés les uns contre les autres dans la barge vérifient une dernière fois leur équipement, chargent leurs armes, déverrouillent les sécurités. Avec leurs doigts engourdis par le froid et tremblants de nervosité, ils doivent s'y reprendre à plusieurs fois.

Toute la nuit, l'aviation a pilonné les défenses ennemies. Un nuage de fumée noire engloutit le rivage ; une armada de destroyers couvre la mer jusqu'à l'horizon. Les bateaux s'évanouissent peu à peu, avalés par le brouillard, aussi inaccessibles que s'ils mouillaient à des cen-

taines de milles*¹. Désormais livrées à elles-mêmes, dans l'odeur écoeurante du carburant, les péniches d'assaut voguent sur un même rang.

« Ils nous abandonnent. »

Joseph crispe les doigts sur son arme. Bannière étoilée battant au vent contre un ciel de plomb, le croiseur rapetisse au fur et à mesure que la péniche prend de la vitesse. Le ciel, la houle, le teint des hommes chamboulés par le mal de mer et l'appréhension, tout est gris dans ce cauchemar qui empeste le fuel. Plus rien ne semble vivant, sinon les rugissements de la tempête, puissants comme un roulement d'orage. L'écume glacée déferle sur les malheureux tassés dans les barges. Certains sont à genoux, d'autres

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont explicités dans les Notes en fin d'ouvrage.

accroupis sur le fond de la péniche rendu glissant par les gerbes d'eau de mer. Au-dessus des casques et des dos voûtés par le poids des sacs, Joseph distingue à peine la large silhouette du commandant debout à l'avant, se découpant en ombre chinoise sur l'aube couleur de cendre.

« Maintenant nous sommes seuls », pense encore Joseph.

Comme beaucoup de ses camarades, le jeune Comanche n'a pas fermé l'œil de la nuit. L'insomnie lui martèle le crâne, le poids des armes et de l'appareil radio – protégés par du plastique étanche – lui arrache les épaules ; le gilet de sauvetage gonflé au maximum frotte aux aisselles, empêchant les mouvements. Le sergent George Glover, un malabar texan qui pendant tout l'entraînement sur les côtes anglaises n'a eu de cesse de jouer les gros bras, larmoie, hoquette ; sa lourde carcasse tressaille sous un violent

haut-le-cœur, il vomit sur ses voisins. Les gars râlent pour la forme, d'autres marmonnent des prières. Mais dans l'ensemble le silence règne. Un grand silence d'attente, de peur, et aussi d'impatience.

En finir avec cette frousse qui ronge les tripes.

Soudain, les destroyers et les croiseurs maintenant invisibles déclenchent le feu. Canonnade, obus, tirs de barrage, le vacarme assourdissant déchire le silence. Les avions se mêlent à la danse infernale pour protéger le débarquement imminent des fantassins. Leurs balles traçantes ressemblent à des flèches enflammées, songe Joseph. Mais il n'entend plus rien, il est devenu sourd. La crainte atroce d'avoir les tympans crevés lui tord le ventre. Officiellement, sur ses papiers militaires il a vingt et un ans, en réalité seulement dix-sept et demi. En mentant sur son âge, fier de son héri-

tage – la tradition guerrière comanche –, il s'est engagé dès 1941 pour défendre la terre nourricière de son peuple. Il veut aussi se faire une place dans les États-Unis des Blancs, ne plus être un citoyen de seconde zone, trouver du travail et quitter la réserve de Fort Sill.

Joseph n'est pas un GI ordinaire : ainsi que treize de ses compatriotes comanches, il a été sélectionné en tant que *code talker**, afin de communiquer avec le QG grâce à des messages cryptés dans sa langue natale, indéchiffrables par l'ennemi. Du succès de ces transmissions dépend la victoire ; une écrasante responsabilité qui, ajoutée à l'effroi des minutes à venir, assèche sa bouche, étrangle sa gorge, contracte ses membres. Il a froid, et pourtant la sueur ruisselle sous son casque et le long de son dos.

Dans cette aurore infernale, il réalise qu'il risque de ne plus revoir sa famille,

et la pensée du Créateur l'effleure. Mais la piété n'a jamais été le fort de Joseph ; ce serait de la lâcheté de Le supplier maintenant. Malgré tout, il s'assure que le *medicine bag* que les anciens lui ont offert lors de la cérémonie de départ reste bien calé dans la poche poitrine de son uniforme ; le bouton de peyotl* sacré le protégera. Est-ce bien sûr ? De toute façon, c'est trop tard, il n'a plus le temps de penser. L'ordre est donné de se rassembler à l'avant de la rampe, de se préparer au débarquement ; dans l'odeur de poudre et de fuel se mêlant aux embruns iodés de la tourmente, on ne voit rien derrière la haute paroi métallique. Quand elle s'abaisse, les hommes sautent dans l'eau qui leur monte jusqu'à la poitrine. Le froid leur coupe le souffle. Les balles sifflent autour d'eux, ricochent sur la mer. Déjà des morts s'écroulent. Des cadavres, des armes et des débris